

Anthropologie et Sociétés



Stanley Jeyaraja TAMBIAH : Sri Lanka, Ethnic Fratricide and the Dismantling of Democracy, The University of Chicago Press, Chicago, 1986 198 p., appendices, index.

Robert Beauchemin

Volume 11, numéro 3, 1987

Une discipline, des histoires

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/006444ar>

DOI : <https://doi.org/10.7202/006444ar>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Département d'anthropologie de l'Université Laval

ISSN

0702-8997 (imprimé)

1703-7921 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer ce compte rendu

Beauchemin, R. (1987). Compte rendu de [Stanley Jeyaraja TAMBIAH : Sri Lanka, Ethnic Fratricide and the Dismantling of Democracy, The University of Chicago Press, Chicago, 1986 198 p., appendices, index.] *Anthropologie et Sociétés*, 11(3), 173–175. <https://doi.org/10.7202/006444ar>



COMPTES RENDUS

Stanley Jeyaraja TAMBIAH: *Sri Lanka. Ethnic Fratricide and the Dismantling of Democracy*, The University of Chicago Press, Chicago, 1986, 198 p., appendices, index.

Lorsqu'il obtient l'indépendance de l'Empire britannique en 1948, le Sri Lanka offre une perspective d'avenir supérieure à la plupart des nouveaux États. Cette île « resplendissante », comme le suggérait autrefois la métaphore touristique, représentait un modèle d'équilibre économique. Les autorités y avaient établi un système d'éducation et d'assistance sociale presque sans égal dans les pays du soi-disant tiers monde. Guidé par une élite locale anglicisée et cosmopolite, ce petit pays avait obtenu l'autonomie régionale interne et institué le suffrage universel dès 1931. Consécutivement, il s'était engagé fermement sur la voie de l'auto-développement économique, de la démocratie modérée et avait instauré un gouvernement séculier et résolument moderne. En outre, épargné des manifestations violentes et des déplacements colossaux de populations qui caractérisaient l'accession à l'indépendance de l'Inde, son grand voisin, le Sri Lanka était, idéalement du moins, décidé à préserver l'harmonie ethnique entre la majorité cingalaise (74% de la population totale du pays) et la minorité tamoule (18%).

Aujourd'hui, ce paradis s'est transformé en enfer. Au fil des ans, les bases de l'équilibre ethnique se sont rompues et le pays a sombré dans une guerre civile où les victimes se comptent par milliers. Qu'est-ce qui a bien pu provoquer cette débâcle politique? Pourquoi la majorité cingalaise s'est-elle déchaînée contre la minorité tamoule et, surtout, pourquoi les fondements démocratiques se sont-ils soudainement effondrés?

Dans son petit livre Stanley Tambiah, professeur d'anthropologie à l'université de Harvard, propose une série de réponses. L'auteur, lui-même Tamoul, indique d'abord que son œuvre n'est pas un « traité académique distant », mais qu'elle aborde un problème réel dans lequel il est « phénoménologiquement impliqué » et qui provient, d'une part, de sa condition d'académicien et d'autre part, de son expérience originaire. Il s'agit donc d'un livre engagé, qui tente de faire la lumière sur les événements contemporains en portant un regard diachronique sur la dynamique socio-culturelle des relations cingalaises-tamoules.

Présenter une thèse anthropologique suppose fréquemment une recherche globale, entière, d'un problème donné. C'est peut-être la principale vertu de l'analyse de Stanley Tambiah. Car, en effet, comment réduire à la seule réalité politique ou, à tout le moins sociale, l'histoire et ses mythes? L'auteur tente donc de distinguer la réalité historique de la construction mythique, d'où découle le phénomène récent du chauvinisme idéologique.

Stanley Tambiah a manifestement structuré son œuvre de façon classique. Dans un premier temps, il est question des faits tels qu'ils apparaissent, des faits vérifiables. Le Sri Lanka est passé d'une colonie relativement prospère et autonome à un État indépendant mineur, socialement tourmenté par une explosion démographique d'envergure dont les principales conséquences ont été d'accroître les querelles internes et de restreindre les bases de l'économie. Le pays est ainsi devenu « une chambre à pression auto-destructrice », notamment à cause de l'exode, limité mais réel, de l'élite intellectuelle et professionnelle.

L'auteur propose ensuite d'interroger certaines facettes méconnues de la réalité politique, soit les conditions qui ont bouleversé cette fragile mécanique sociale et déclenché des débordements de violence jusque-là méconnus. Son argument n'est pas simple. D'abord, il met en relation plusieurs éléments qui semblent disparates à première vue mais qui sont pourtant reliés entre eux. Par exemple, il est question de trois facteurs importants ayant provoqué la rupture de l'ordre social : l'inégalité du développement économique après 1948 et, par conséquent, l'appauvrissement des classes défavorisées, la polarisation croissante du pouvoir et la compétition des lignes opposées à l'intérieur du même parti et, surtout, la conscience renouvelée de l'appartenance ethnique doublée du chauvinisme progressif des masses populaires. Ce dernier élément acquiert une importance dramatique au Sri Lanka dès la fin des années 50 et coïncide avec l'intensification de l'idéologie du « bouddhisme militant ». Les adeptes de ce nouveau théologique et traditionaliste ont décrié les Tamouls hindous et ouvertement encouragé le népotisme dans les institutions gouvernementales. Ce racisme simplifié a suffi à exciter les passions et à définir une identité nationale explosive, agressive et virulente.

Pour l'auteur, surtout reconnu pour ses recherches antérieures sur l'intégration de la religion classique et populaire dans la société thai (rôle du bouddhisme comme régulateur de la vertu et protecteur des ordres monastiques), ce type d'analyse critique sur les religions n'est pas neuf. Ce qui l'est, toutefois, c'est son interprétation du bouddhisme en tant que complexe religio-politique et force de mobilisation des masses populaires. Le professeur Tambiah soutient que ce nouveau nationaliste cingalais est imputable à l'effort de modernisation qui, au Sri Lanka, remonte à la période coloniale et concorde avec la doctrine d'occidentalisation. Ainsi, la sécularisation croissante de l'appareil d'État aurait privé les ordres monastiques de leur influence traditionnelle acquise au cours de l'histoire. De plus, l'introduction par les Britanniques, au milieu du XIX^e siècle, du système de contrats accordés aux travailleurs tamouls a provoqué un débalancement démographique et, par extension, du pouvoir des cingalais. Ces « immigrants » ont compliqué la situation, du fait qu'ils ne se sont jamais assimilés ni à la majorité cingalaise ni même à la minorité tamoule établie dans le nord de l'île depuis le début de l'ère chrétienne. Il était donc facile aux militants bouddhistes de diffuser une propagande religieuse vidée de contenu idéologique et éthique et concentrée sur une solidarité accentuée et un activisme politique discriminatoire.

La seconde partie de l'essai constitue un résumé de l'histoire culturelle des deux ethnies, ce que l'auteur appelle les « deux profils sociaux ». On y apprend que les Cingalais et les Tamouls ont des origines analogues ou, tout au moins, imprécises. Il dément la croyance populaire selon laquelle les Cingalais seraient des Aryens venus du nord et les Tamouls, des Dravidiens venus du sud de l'Inde. Les migrations de Tamouls ayant accompagné la fondation de royaumes cingalais, beaucoup de rois et notables de ces antiques nations avaient une origine tamoule. Au cours de son histoire agitée, les peuples du Sri Lanka se sont fusionnés de telle sorte que même la religion ne permettait plus de définir qui était Cingalais ou Tamoul. Avec l'arrivée des Européens au XV^e siècle, et précédemment des marchands arabes qui s'étaient établis sur les côtes de l'île, les conversions à l'islam et au christianisme avaient perturbé plus encore l'apparente homogénéité des deux ethnies. Ces « profils sociaux » démontrent que la société du Sri Lanka est profondément hétérogène et que ce sont les mythes sur l'origine et la composition organique de ces peuples qui favorisent, voire accentuent une fausse conscience politique. Tambiah souligne en effet que l'ethnicité est une construction culturelle, que la conscience raciale qu'elle entraîne est un produit de la politique post-indépendance, de la rhétorique chauviniste et du support idéologique que lui fournit le bouddhisme militant.

L'auteur poursuit en analysant les mécanismes de la conscientisation des Tamouls, qu'il identifie à leur exclusion croissante du pouvoir et de l'administration; la réciproque est aussi vraie, les Cingalais s'étant approprié le pouvoir. Ainsi, les deux groupes en sont venus à développer des identités mutuellement exclusives.

En terminant, Tambiah examine les trente dernières années d'histoire politique par le truchement des portraits des trois premiers ministres qui se sont succédés à la tête de l'État. Il arrive à démontrer qu'avec la cingalisation du pouvoir suit la désintégration de la démocratie, illustrée par le décret, en 1956, du cingalais seule langue officielle du Sri Lanka. Petit à petit, le Gouvernement s'octroie des pouvoirs arbitraires limitant l'intervention du parlement et consolidant directement l'autorité du chef

d'État et de l'appareil militaire. Le point culminant est atteint en 1982, lorsqu'un amendement à la constitution instaure une république, remplaçant le système parlementaire à représentation majoritaire sur le modèle britannique, cristallisant ainsi les pouvoirs du président.

Le livre de Stanley Tambiah est passionnant et met en lumière l'apparente ambiguïté du rôle de l'ethnicité dans les pays en voie de développement. Son argument pourrait bien s'appliquer à plusieurs États d'Asie, d'Afrique ou même d'Amérique latine. Quoi qu'il en soit, son analyse témoigne d'une grande rigueur intellectuelle et dépasse les limites d'une œuvre strictement politique ou, à un degré moindre, d'une recherche uniquement anthropologique. Ce livre peut sembler didactique, mais ce n'est pas là un défaut, car il a le mérite de compléter fort bien un examen historique et linéaire doublé d'une perspective symbolique. En suggérant une politique pluraliste et décentralisée, l'auteur propose la reconnaissance de la spécificité dans les limites d'une autonomie régionale. Par conséquent, il reconnaît que le règlement du conflit qui sévit au Sri Lanka n'est certes pas au-delà de l'esprit inventif de l'homme. L'ethnicité n'est pas que le résultat d'un antagonisme vif, de conditions économiques particulières ou encore d'une conscientisation militante de l'histoire et des mythes qui l'entretiennent, mais elle est essentiellement subordonnée aux structures et aux décisions politiques. En ce sens, l'analyse de Tambiah a le mérite d'être claire et probante.

Robert Beauchemin
Département d'anthropologie
Université McGill

Parminder BHACHU : *Twice Migrants : East African Sikh Settlers in Britain*, Tavistock Publications, London & New York, 1985, 205 p., bibliographie et index.

L'immigration au Royaume-Uni de Sikhs d'Afrique de l'Est s'est faite le plus souvent sans espoir de retour. L'absence de renforcement culturel de la part du milieu d'origine et l'orientation vers un séjour permanent dans le pays d'accueil n'ont toutefois pas diminué l'intérêt des Sikhs d'Afrique de l'Est pour leurs traditions culturelles et leur distinction ethnique. Certaines facettes de ces traditions ont même été accentuées par le nouvel environnement culturel, en particulier les règles de mariage et de la dot. Ce renforcement est une réponse au racisme larvé de la communauté d'accueil (p. 162).

L'auteure a travaillé cette question et son analyse s'est réalisée dans le cadre de recherches pour l'obtention d'un doctorat en anthropologie sociale, sous la direction du professeur Adrian Mayer au *Center for Research in Ethnic Relations* de l'université Warwick. Cet ouvrage est une version légèrement modifiée de sa thèse, soutenue en 1985; d'où probablement une construction de l'argumentation évidemment solide mais qui demeure universitaire dans sa présentation.

Il s'agit d'une ethnographie partielle d'un groupe sikh (du Punjab) ayant transité quelques générations dans des agglomérations urbaines est-africaines avant de se fixer en Angleterre à partir de 1965. Ayant déjà étudié, entre 1976 et 1980, le processus d'acculturation au sein de la plus importante communauté sikh venue directement d'Asie, l'auteure note que le traditionalisme qui marque particulièrement cette communauté d'origine est-africaine est soutenu par des mariages contractés presque exclusivement parmi les membres de la communauté, que ceux-ci résident en Grande-Bretagne, aux USA, au Canada ou en Afrique de l'Est. Cette volonté de restreindre le cercle des mariages a entraîné la conversion de règles de mariage auparavant obligatoires en préférences moins rigides, mais les Sikhs originaires de l'Afrique de l'Est et vivant aujourd'hui en Grande-Bretagne sont tout de même demeurés